



361.

LES MODES PARISIENNES

Coiffure de M^{lle} Romain, r. de la Chaussée d'Antin 18. — Fleurs de Constantin, r. d'Antin 7. — Chaussures de Meier, rue Tronchet 17. — Parfumeries de la Société Hygienne, rue J. J. Rousseau 5.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
UN HOMME INDISPENSABLE (2^e et dernière partie),
par MARIE AYCARD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE
THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



IL faut bien s'occuper un peu des toilettes simples, malgré les nombreux bals donnés en ce moment qui portent toutes les imaginations féminines à ne s'occuper que des toilettes du soir : d'ailleurs ces costumes simples sont de tous les instants.

Il est nécessaire d'avoir chez soi, le matin, une jolie robe de chambre en cachemire doublée de soie et ouatée, à manches larges, à pardessus-polonaise, ou pardessus se séparant de la robe ; les sous-manches de batiste ou jaconas bordées d'un entre-deux en broderie anglaise, avec volant brodé de même posé en montant en haut de l'entre-deux ; le col à entre-deux brodé et petit volant brodé à l'anglaise ; le fichu à jabot. Quelques robes de chambre, et ce sont les plus élégantes, se font en soie, satin à la reine, damas, doublées de soie piquée et ouatée ; la façon est la même,

mais elles reçoivent des ornements de dentelle, galon velouté ou ruban.

Plus tard, pour les sorties de la matinée, visite ou promenade, la redingote d'étoffe de soie riche est aussi très-nécessaire ; on choisit les damas-reps, ou, ce qui est plus nouveau, les gros de Tours côtelés fond vert, noir, bleu, marron, avec fleurs en guirlandes, noir sur vert, vert sur noir, violet sur vert, noir sur violet, etc. Ces redingotes d'étoffes riches peuvent se porter sans garniture, comme aussi elles peuvent être garnies de passementerie ou de dentelle de laine. Nous avons vu chez madame Quillet une de ces redingotes en gros de Tours fond feutre à guirlandes blanches, ornées devant, en tablier, d'une échelle de frange de soie feutre ayant, de cinq à six centimètres de distance, un brin de chenille blanche : cette frange était haute de six à sept centimètres ; le corsage orné de même ; les manches, ouvertes et assez larges du bas, en entonnoir, étaient bordées de deux rangs de frange.

Nous voici encore forcée de parler robes de bal, auxquelles nous ne voulions consacrer que la fin de cet article, à propos d'une robe de jeune personne qui était le même jour chez madame Quillet. Cette robe avait trois jupes : la première, celle de dessous, en tulle de Lyon, tout unie ; la seconde, de la même longueur, ornée de plis larges de deux centimètres jusqu'à la moitié ; une troisième, assez courte, était couverte des mêmes petits plis. Rien de plus frais, de plus jeune fille que cette robe !

Citons encore, du même auteur, une robe de crêpe rose garnie de volants de crêpe découpés à larges dents, chaque volant surmonté d'un froncé

à la vieille découpé au bord, lequel, ainsi que ces volants, se terminait de chaque côté du devant, en laissant le tablier sans garniture, par un nœud de ruban.

Comme robe de demi-toilette de petit diner ou de petit théâtre, nous dirons que ce sont toujours les étoffes riches qui dominent; les corsages sont ouverts, les manches très-larges du bas et garnies, soit de frange, soit de dentelle, ou de petits volants d'étoffe.

Les capotes blanches sont aussi en grande majorité; nous en voyons de charmantes en crêpe couvertes de crêpe lisse légèrement bouillonné. Il y a des chapeaux de crêpe couverts aussi de crêpe lisse qui fait bouillonné à cheval au bord de la passe. Ces capotes et ces chapeaux sont assez généralement ornés d'un marabout moucheté de chaque côté de la forme.

Ce qui est encore plus nombreux, ce sont les capotes de satin blanc ornées au bord, en dedans, d'un rang de petit volant de blonde; et, en dehors, au-dessus, de deux ou trois rangs de cette même blonde: chaque rang sort d'une coulisse. Elles sont ornées de plumes blanches, une de chaque côté, avec traverse de plume au milieu; — beaucoup aussi n'ont pas d'autre ornement que leurs petites blondes; les dessous de passe sont tous en fleurs blanches avec bruyères et herbes vertes en fleurs.

On porte des robes de velours en redingote non ornées devant les jupes; les jupes se ferment dans la couture du côté d'une manière invisible. Les corsages seuls sont ornés de riches boutons doubles en bas et en haut, car les corsages restent ouverts du milieu. Lorsqu'on porte des robes de velours à corsage fermé, les cols, au lieu d'être en dentelle cousue en volant au bord d'un entre-deux avec jabot semblable, sont ordinairement de grands cols à la Louis XIII en guipure point d'Espagne.

Madame Colas fait beaucoup de cols montés sur entre-deux, c'est-à-dire un volant de dentelle sur entre-deux de dentelle ou de mousseline brodée. Les devants de fichu sont l'objet de tous ses soins. Nous en voyons chez elle qui ont des entre-deux brodés espacés d'un petit travers de main, lequel espace se trouve caché par un volant en dentelle. Il est inutile de dire que ces entre-deux et ces volants sont posés en échelle, c'est-à-dire en travers.

Les sous-manches en tulle, en batiste d'Écosse sont assez généralement montées sur entre-deux avec un ou deux volants posés en montant.

Les bonnets de demi-toilette, les plus utiles, appartiennent à la lingerie; c'est le triomphe de madame Colas. Ce qu'elle imagine en ce genre est incroyable; nous en citerons quelques-uns. D'abord ceux de tulle de Bruxelles garnis de petite dentelle. C'est assez ordinairement un fond rond qui fait la pointe devant; ce fond est garni d'un

ou deux rangs de petite dentelle: au pied de chaque rang est un petit ruban côtelé qui imite le velours; il pose devant sur une passe, et derrière sur un ruban au bas de la passe; de chaque côté est un nœud à la Louis XIV composé d'une multitude de boucles en petit ruban pareil à celui qui garnit la passe. On ajoute quelquefois à ce genre de bonnet des barbes en tulle garnies de dentelle et de deux rangs de petit ruban; souvent aussi on n'y met que des brides en ruban. D'autres sont en petites blondes de soie qui sont posées en spirales sur un fond du même genre, avec des petits rubans cousus sur tout le fond; de chaque côté sont des nœuds-choux en petits rubans ou des nœuds à la Louis XIV.

Avec de la blonde plus haute madame Colas fait des bonnets un peu plus élégants; cette blonde est aussi tournée en spirale sur un fond plat. Elle garnit ces bonnets en velours de deux nuances: par exemple, vert et blanc, jaune et pensée, ou bien encore en ruban de velours et ruban de satin, une coque de velours rouge et ruban de satin blanc, et de même en toute nuance.

Les bals ont été si nombreux pendant ces derniers jours que nous n'avons, en vérité, que l'embarras du choix. En fait de toilettes, nous en citerons quelques-unes au hasard et nous dirons les toilettes de quelques femmes du monde; c'est le meilleur moyen de donner un aperçu exact des modes de la saison:

— Guirlande de feuillage et fruits d'or tombant en longues grappes de chaque côté de la tête. Robe brodée à petits pois d'or à deux jupes, chaque jupe bordée par une passementerie à jour en or de la largeur d'un chef de mousseline; le corsage à berthe-châle descendant en pointe jusqu'à la taille, le devant du corsage orné d'une légère draperie de tulle. Bouquet posé à la jupe à gauche, près de la pointe de la robe, en mêmes fleurs que celles de la coiffure, retenu par un nœud de ruban de satin blanc bordé d'une passementerie-dentelle en or à longs bouts tombant plus bas que la jupe de dessus; le devant du corsage orné d'une suite de fleurs et d'aiguillettes de diamants.

— Guirlande de feuillage en velours bleu de Prusse bordé d'argent traversant le devant de la tête; de chaque côté de ce feuillage sort une plume blanche. Robe de crêpe blanc à deux jupes, la première ornée de vingt rangs de petites blondes de soie très-froncées, la seconde ornée d'un seul rang de blonde à riches dessins et à grandes dents; corsage couvert de petites blondes encadrées par deux rangs de blonde comme celle de la jupe, posée en châle. Le bouquet de feuillage de velours à la jupe, près de la pointe de la robe, le corsage orné d'une suite de brillants.

— Guirlande de fleurs, roses blanches et oreilles-d'ours. Robe de gros de Tours blanc à larges guirlandes brochées garnie au corsage d'une

échelle de dentelle encadrée par une berthe formée de deux rangs de dentelle. Bouquet de corsage en fleurs semblables à la guirlande; manches transparentes formées de deux rangs de dentelle.

Jeudi 17 courant, il y avait bal chez madame la comtesse de Behague et la soirée dansante du président. On remarquait chez madame de Behague les toilettes de quelques dames :

— La princesse Mathilde en robe de satin blanc garnie de cinq volants de blonde; berthe formée par deux rangs semblables. Ses cheveux, en bandeaux bouffants, étaient ornés d'une guirlande de feuillage lisse et épais, assez semblable au lierre, et grappes de boules d'or; derrière la tête était placé son grand aigle en brillants; à son cou était sa magnifique rivière de diamants.

— La princesse Caroline Murat était en robe blanche à deux jupes, le corsage drapé. La coiffure, en bandeaux, était accompagnée d'une couronne d'œillets avec les feuilles entremêlées et frisées. Bouquet de corsage semblable. Bouquet de main composé d'œillets roses et de roses naturelles.

— Madame la vicomtesse de Galard portait une robe rose garnie de trois volants bordés d'une petite blonde blanche; à son corsage était une suite d'aiguilletes de diamants. Sa coiffure en cheveux bouclés à l'anglaise, et des marabouts roses dans les cheveux de derrière.

— Chez le président, c'était la princesse Callimaki, femme de l'ambassadeur de Turquie, en robe de satin bleu de ciel couverte de volants de blonde bleue. Sa coiffure en anglaise ornée de deux marabouts bleus.

— Madame de Paijva, femme de l'ambassadeur de Portugal, en robe de satin rose ornée de trois grands volants d'Angleterre; berthe pareille; petites manches larges et transparentes formées par deux rangs de cette dentelle. Coiffure de roses. Bouquet de corsage semblable.

— Madame la comtesse Maison, en robe de soie rose brochée garnie en tablier par cinq volants de dentelle, ces volants encadrés et surmontés d'un ruban froncé à la vieille; le corsage orné d'une même façon. La coiffure en cheveux frisés à l'anglaise avec petites fleurs roses posées de chaque côté de la tête. De magnifiques aiguilletes de diamants ornaient le corsage de la robe.

— Mademoiselle de Menneval était en robe de crêpe paille garnie de sept volants bordés chacun d'un ruban de satin paille; la berthe formée par deux volants semblables; nœuds de satin sur les épaules. Roses jaunes et petites feuilles paille dans les cheveux.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Coiffure en ruban de velours nacarat et rang de perles d'or. Sortie de bal en cachemire blanc brodée au bord

en gance d'or; cette broderie encadrée de chaque côté par une passementerie rouge, galon travaillé. Robe de damas bleu; guirlande de fleurs roses. Robe de tulle garnie de grosses draperies de tulle retenues par des nœuds et traverses de rubans. La seconde jupe ornée de six montants de ruban entourés de deux rangs de petites blondes blanches très-froncées, terminées au bas par un nœud de ruban de satin de quatre coques; le corsage couvert de rangs de petites blondes; la berthe en châle qui l'encadre couverte aussi de rangs de petites blondes; les manches couvertes de même.

UN HOMME INDISPENSABLE.

(SUITE ET FIN.)

« Hélas! mon Dieu, si je ne retourne au plus tôt à Paris, que deviendront ces pauvres gens? » s'écria M. Noisel.

M. Stevenson y pourvut; il commença par rétablir la santé de M. Noisel par un régime tout opposé à celui en usage chez le rajah Bessir: il le conduisit ensuite à Calcutta, où il fallut attendre le départ d'un Hollandais, qui conduirait M. Noisel dans un port neutre; une fois arrivé en Europe, il gagnerait aisément la France et Paris. En échange de la somme considérable qu'il avait reçue de M. Stevenson, Noisel prit des traites sur Hambourg et monta à bord du *Gustawson* en bénissant les négociants anglais et donnant au diable le capitaine de vaisseau de S. M. George III. Le *Gustawson* ne ressemblait en rien au *Jeune Consul*, il n'était rien moins que fin voilier, il mit cinq grands mois pour ailer de Calcutta dans un petit port du Danemark, mais du moins il y arriva sans naufrage. M. Noisel courut sans retard à Hambourg, se fit payer les traites de Calcutta en papier sur Paris, et se hâta de retourner en France; il lui tardait d'être dans la rue de la Loi. Qu'allait-il trouver, grand Dieu! Sa femme dévorée de chagrin et succombant à une anxiété bien naturelle, son fils livré aux dissipations ruineuses de son âge, sa fille négligée et peut-être séduite, sa filature abandonnée, ses métiers peut-être détruits et à coup sûr ne marchant plus, sa fortune compromise; la main qui guidait tout s'était retirée et tout avait nécessairement languie et souffert, heureusement il revenait, et son intelligence ainsi que la somme remboursée par M. Stevenson lui permettaient de tout réparer.

« O mon Dieu! s'écria-t-il quand il aperçut le clocher de Saint-Denis, si vous ne m'avez jamais entièrement abandonné, si vous ne m'avez plongé au milieu de dangers inouïs que pour m'en retirer sain et sauf, c'était sans doute pour leur apprendre combien je leur suis précieux et indispensable.... Je vous remercie, ô mon Dieu! »

Il n'atteignit Paris que fort tard. Comme on le pense bien, ses papiers n'étaient point en règle, et les formalités d'une police ombrageuse comme celle d'alors le retinrent longtemps. M. Noisel, manufacturier français, qui revenait des monts Himalaya, de Delhi, de Benarès, de Calcutta, de Hambourg, devait inspirer quelque méfiance; enfin, à minuit, il lui fut permis de fouler encore une fois le sol de sa ville natale. Il entra dans Paris, prit un cabriolet à la barrière, et se fit conduire en toute hâte rue de la Loi. Le cheval, fatigué des courses de la journée, n'allait pas assez vite au gré de M. Noisel, qui stimulait le cocher par la promesse d'un pourboire exagéré. En passant sur le boulevard des Panoramas, il reconnut la maison de son ami Duverney.

« Excellent ami, pensa-t-il, garçon sage et dévoué, qui, dans mon absence, a dû du moins prodiguer ses conseils à ma femme et à mes enfants.... Il dort maintenant sans se douter de la surprise qu'il aura demain... Je l'inviterai à dîner. »

Au moment où M. Noisel mit pied à terre devant la porte de sa maison, un domestique sortait, de façon qu'il n'eut pas besoin de frapper, et qu'il entra sans être remarqué du concierge; il pénétra chez lui et trouva la porte de son comptoir entr'ouverte comme elle l'était trois ans auparavant, lorsqu'Azor, son chien fidèle, la fit rouler sur ses gonds pour venir jouer dans ses jambes. Il fait comme Azor, pousse doucement la porte et entre. O prodige! le grand-livre est ouvert à la place accoutumée, le commis Lambert dort sur son pupitre. M. Noisel se frotte les yeux; il croit avoir rêvé son naufrage et ses chasses au tigre. Il tourne autour du commis, et il fait d'abord cette remarque que l'ami Lambert a un superbe habit d'Elbeuf tout neuf, une chaîne de montre, à laquelle sont attachées de belles breloques en or, et qu'il porte au doigt un assez beau brillant.

« Oh! oh! dit-il, voilà Lambert en assez bon équipage; la misère ne l'a pas atteint, c'est toujours d'un bon augure... c'est un malheur de moins à attendre. »

Heureux de rencontrer un homme qui lui donnera des détails sur tous les siens, il frappe sur l'épaule de Lambert et le réveille.

Celui-ci ouvre les yeux, et, pendant quelques moments, il regarde M. Noisel en silence; enfin tout le corps du pauvre commis tremble et frémit; sa figure pâlit, ses dents se choquent; il veut se lever pour fuir, il retombe épouvanté sur sa chaise.

« O mon Dieu! s'écrie-t-il, ayez pitié de moi! C'est l'ombre de M. Noisel, mon ancien... »

Il ne peut plus achever. M. Noisel lui prend la main; il le rassure, il lui fait comprendre, en serrant ses mains dans les siennes, qu'il n'a point affaire à une ombre ni à un fantôme.

« Rassurez-vous, Lambert, lui dit-il, c'est moi,

c'est bien moi, M. Noisel, votre patron, qui est enfin rendu à sa famille désolée.

— C'est vous, monsieur? répondit Lambert dont la frayeur physique se dissipa pour faire place à une autre espèce d'épouvante, vous que depuis trois ans et plus nous croyions mort, vous qui, disait-on, aviez péri sur le *Jeune Consul*?

— Oui, mon ami, le *Jeune Consul* a péri corps et biens, passagers et matelots, excepté moi, qu'une main puissante a sauvé pour me conserver à ma famille et à mes ouvriers, qui ne peuvent pas se passer de moi. Je vous conterai dans un autre moment toutes mes aventures; maintenant dites-moi....

— Quel malheur pour madame! s'écria Lambert en se frappant le front.

— Oui, c'eût été un très-grand malheur pour ma femme; mais enfin me voici.

— Me voici!!! répéta Lambert d'un air stupéfait.

— Et quand avez-vous appris la nouvelle de ma mort? demanda M. Noisel.

— A peu près deux mois après votre départ.

— Alors vous vous êtes tous crus perdus?

— Non: c'est vous que nous avons cru perdu.

— J'ai été, en effet, bien près de l'être; mais ma femme?

— Oh! il faut lui rendre justice, répondit Lambert, elle a éprouvé une affliction véritable: elle vous a pleuré longtemps.

— J'en étais sûr. Et mes enfants?

— Ils ont beaucoup regretté leur père; ils vous aiment d'un amour tendre. Vos ouvriers ont aussi, monsieur, témoigné leur douleur, et moi....

— Je le crois, mon ami, j'en suis persuadé, en me perdant, tous tant que vous êtes, vous perdiez tout.... pour vous plus de travail, plus d'espérance de fortune, ni même de pain assuré...

— Comment cela, monsieur?

— N'étais-je pas l'âme de la maison, le pivot sur lequel tout roulait, l'homme indispensable enfin?

Lambert, quoiqu'il comprit parfaitement la gravité de la situation, ne put réprimer un sourire qui indisposa M. Noisel.

« Je suis bien bon de m'arrêter à causer avec ce pauvre Lambert, dit dédaigneusement M. Noisel; allons rendre à ma femme le bonheur et la joie.

— Monsieur! monsieur! lui cria Lambert en s'attachant à son habit.

— Eh bien, quoi? qu'y a-t-il? Ma femme est-elle malade? est-elle morte? quel malheur avez-vous à m'annoncer?

— Un moment, monsieur, je vous en prie.

— Parlez donc, Lambert, parlez donc.

— Monsieur, nous avons reçu il y a trois ans la nouvelle de votre mort; le ministre de la marine nous a même envoyé l'acte authentique de votre décès.

— C'est possible, Lambert, après !
— Monsieur, vous souvenez-vous de votre ami, M. Duverney ?

— Parfaitement ; j'ai passé il y a un quart d'heure devant sa maison.... et à propos, vous irez demain matin chez lui de ma part l'inviter à dîner.

— Il vous a beaucoup pleuré avec madame Noisel.

— Je le crois.

— Ils ont passé tous deux un an, dix-huit mois à vous regretter, à parler de vous, et...

— Et... quoi ? dit M. Noisel, dont le front se rembrunit.

— Et comme ils s'estimaient beaucoup l'un l'autre, cette estime s'est changée en amour, et ils se sont mariés pour vous pleurer plus longtemps ensemble.

— Ma femme est mariée ?

— A votre ami M. Duverney.

— Et moi qui m'étais imaginé que la douleur la tuerait !

— Non, monsieur, et....

— Mais du moins, Lambert, dit M. Noisel en interrompant son commis, elle a pu voir la différence d'un époux comme moi à M. Duverney, qui, au fond....

— La rend très-heureuse, monsieur, je vous assure ; c'est le ménage le plus uni... M. Duverney s'est mis à la tête de la filature....

— Duverney a pu exploiter mon brevet d'invention, faire marcher mes métiers ?

— Je le crois bien, monsieur, il en a doublé le nombre, il en a simplifié les ressorts, il a pris un brevet de perfectionnement.

— Et mes ouvriers ? demanda M. Noisel, qui, assis sur son ancien fauteuil de cuir devenu le fauteuil de M. Duverney, venait de voir disparaître sa plus chère illusion, et mes ouvriers ?

— M. Duverney a augmenté leur salaire, diminué leurs heures de travail.... Savez-vous, monsieur, qu'il y a aujourd'hui dans la filature deux cents ouvriers de plus que de votre temps, que nous filons beaucoup plus fin ?

— Et mes pauvres enfants, auxquels cette femme n'a pas rougi de donner un parâtre, que sont-ils devenus ?

— D'abord, répondit Lambert, M. Duverney les aime beaucoup et ils le lui rendent... M. Jules a un intérêt dans les affaires et est à la tête des ouvriers, et M. Duverney me disait encore hier que ce jeune homme est aujourd'hui de moitié plus riche qu'il ne l'était quand vous êtes parti.

— Mais ma pauvre Agathe, poursuivit M. Noisel, ma fille ?

— Elle vous a pleuré comme les autres, et comme les autres elle s'est consolée ; les douleurs ne sont pas éternelles ici-bas.

— Oui ; mais qui l'a produite dans le monde ?

qui l'a placée de façon à lui faciliter un mariage avantageux ?

— M. Duverney, sa mère ; mademoiselle votre fille est mariée depuis six mois.

— Mariée ?

— Oui, monsieur.

— Et bien mariée ?

— Sans doute, monsieur... vous avez connu M. Hubert ?

— Un banquier fort riche qui doit avoir cinquante ans au moins.

— Mademoiselle votre fille a épousé son fils.

— Malgré elle, sans doute ; on aura forcé son inclination, on l'aura livrée....

— Rien de tout cela, monsieur ; elle aimait M. Hubert fils depuis longtemps, elle est très-heureuse.

M. Noisel, confondu, baissa la tête, puis la releva et attachant sur Lambert ses regards désespérés :

« Mais toi, du moins, mon pauvre ami, lui dit-il, tu as souffert de mon absence, et si je te vois vêtu avec luxe, paré de quelques bijoux qui me semblent précieux, tu dois ta nouvelle aisance à un héritage, à quelque hasard.... »

— Non, monsieur, j'ai suivi la progression ascendante de la maison. M. Duverney a récompensé même les services que je vous avais rendus à vous, il m'a donné un petit intérêt dans la filature, et, comme les affaires sont plus florissantes que jamais, ce petit intérêt me donne un fort bon revenu.

— Comment ! pour toi non plus je n'étais pas indispensable ?

— Pas le moins du monde, » répondit naïvement Lambert.

La porte du comptoir s'ouvrit, et Azor, le gardien vigilant de la maison, entra le nez au vent. Homère raconte que le chien fidèle d'Ulysse expira de joie en revoyant son maître ; il n'en fut pas de même d'Azor ; gagné, sans doute, par les bonnes façons de M. Duverney, et persuadé que le véritable amphitryon est celui où l'on dîne, il montra les dents à M. Noisel et fit entendre un grognement sourd.

« Azor ! Azor ! » disait M. Noisel.

Mais Azor, insensible à ses prévenances, montrait des dispositions peu pacifiques et paraissait prêt à aboyer au larron ; du reste, il était gras, bien nourri, le poil soyeux, et n'avait nullement souffert de l'absence de l'homme indispensable.

— Quoi ! pas même mon chien ? s'écria M. Noisel, furieux ; Lambert, allez prévenir ma femme de mon arrivée.

— Votre femme, monsieur, répondit l'impitoyable Lambert ; vous voulez dire celle de M. Duverney ?

— Comment ! ma femme n'est plus ma femme !

— Hélas ! non. Madame veuve Noisel a été légi-

timelement mariée par le maire et par le curé... Ah ! quel malheur que vous ne soyez pas mort ! quelle honte ! quel scandale ! quand on va savoir que madame a deux maris, qu'elle est en même temps madame Noisel et madame Duverney... Ah ça ! monsieur, ajouta Lambert, enhardi par l'abattement dans lequel M. Noisel était plongé, croyez-vous que M. votre fils sera bien aise de votre résurrection ; car pour nous tous vous ressuscitez ? Le voilà en possession de son bien qui est le vôtre ; il faudra qu'il vous le rende ; il est peu gracieux de lâcher ce que l'on tient. Sans parler de madame Duverney, qui va devenir la fable de la ville, quelle sera la position de votre fille, celle de M. Hubert, votre gendre, qui sera obligé de vous restituer votre bien, dont il jouit depuis son mariage !... Ah ! quel malheur que vous ne soyez pas mort ! »

Convaincu de la vérité de ce que lui disait Lambert :

« O mon Dieu ! s'écria M. Noisel, vous m'avez puni par où j'avais péché ; je me suis cru indispensable, et non-seulement je ne l'étais pas, mais encore mon retour, ma résurrection, comme on le dit, est nuisible à tout le monde... Lambert, je pars pour ne plus revenir, ne dites à personne que j'existe encore. »

Il dit et disparut accompagné par les grognements d'Azor.

Lambert garda le silence sur cette aventure, et même, comme il avait été brusquement tiré de son sommeil et que la mort de M. Noisel était un fait parfaitement établi, il parvint à se persuader à lui-même qu'il avait eu un mauvais rêve et que tout ce qui s'était passé entre lui et son ancien patron était le produit de son imagination échauffée.

Pour M. Noisel, il quitta Paris dès le lendemain.

Il se réfugia à Harlem, où il se donna pour son ancien maître, le rajah Bessir ; un costume sike qu'il avait conservé et l'hindoustani qu'il parlait avec élégance lui permirent de faire croire à ce mensonge ; avec les sommes restituées par M. Stevenson, il se constitua un joli revenu, acheta une maison et cultiva des tulipes et des nénuphars. Un an plus tard, il apprit la mort de son ami Duverney, il écrivit alors à sa femme pour l'empêcher de lui donner un second successeur et la sauver du danger d'être de nouveau bigame ; la pauvre femme, qui se croyait deux fois veuve, accourut à Harlem vivre auprès de son premier mari ; leurs enfants, à qui M. Noisel avait laissé tout son bien, venaient le voir de temps en temps, et l'ancien filateur, instruit par une expérience douloureuse, apprit ainsi que personne ici-bas n'est indispensable, pas même le jardinier qui cultivait ses belles tulipes. Il y avait une dizaine d'années, on lisait dans les journaux :

« Il vient de mourir à Harlem un individu re-

marquable : le rajah Bessir, prince sike, dépossédé par les Anglais de ses vastes États qui s'étendaient de la ville de Delhi aux monts Himalaya. Le rajah Bessir avait épousé une Parisienne, madame veuve Duverney ; il lui a laissé son immense fortune. »

C'était M. Noisel qui était mort.

MARIE AYCARD.



GAUSERIES.

* * On sait que Rossini est à Paris, et qu'il cache soigneusement son domicile à tout le monde.

Après des recherches qui ont duré plusieurs mois, quelques-uns de ses amis sont parvenus à découvrir la retraite de l'auteur de *Guillaume Tell*. C'est au troisième étage d'une maison au Marais.

Les amis de Rossini gravirent un beau jour ces trois étages avec la ferme intention d'arracher le maestro à la solitude et de le rendre à l'art et au public. Ils sonnèrent à la porte ; un homme, enveloppé d'une robe de chambre en molleton, coiffé d'un bonnet de coton, un abat-jour vert sur les yeux, vint leur ouvrir.

« Messieurs, que demandez-vous ? »

— Rossini.

— Connais pas !

— Comment ! connais pas ? Mais nous vous connaissons parfaitement : c'est vous qui êtes Rossini.

— On m'appelle Rossini ; mon père m'a donné ce nom ; il était rentier, je suis rentier, nous sommes tous rentiers de père en fils dans notre famille.

— Farceur de Rossin, comme il fait bien le rentier ! Qui dirait, à le voir avec cet abat-jour vert, qu'il a composé le *Comte Ory* ?

— Moi !

— Vous-même ; et le *Siège de Corinthe*, et le *Barbier*, et *Guillaume Tell*.

— Je vois que vous me prenez pour un musicien parce que j'ai là une serinette ; j'aime le chant des serins, c'est un goût de famille aussi, je leur apprend à chanter avec cet instrument des airs variés qui charment mes loisirs. Voulez-vous que je vous les fasse entendre ? Non. En ce cas, permettez que je rentre, l'air est fort humide aujourd'hui, et je craindrais pour mon catarrhe.

Celui que vous cherchez n'est pas ici, peut-être le trouverez-vous à l'étage supérieur. »

Et l'homme aux serins leur ferma sa porte au nez.

« Était-ce lui ? demanda l'un des amis. Il me semble qu'autrefois Rossini avait plus de ventre. »

— Je me souviens aussi qu'il parlait un peu plus du nez.

— Messieurs ! s'écria un troisième ami, il me vient une idée sublime : nous allons découvrir la vérité. Vous rappelez-vous le stratagème d'Ulysse pour reconnaître Achille ?

— Parbleu !

— Il le faut renouveler pour Rossini. Apportons-lui un plat de macaroni farci à la moelle, comme on en préparait pour lui dans les beaux jours du rocher de Cancale. S'il se jette sur le plat et s'il le mange, nous pouvons nous emparer de lui : c'est Rossini. »

Les amis se déguisèrent donc en marmitons et se rendirent chez le père Rossin.

Drelin drelin, drelin din din.

« Que voulez-vous, que demandez-vous ? Voilà trois heures à peine que je joue de la serinette, et on vient m'interrompre ! Allez vous-en, je n'ai rien commandé. »

— Voici pourtant un plat de macaroni qu'on nous a chargé de porter chez M. Rossin. »

Ils découvrirent le plat. Un fumet délicieux s'en exhalait.

« Eh bien ! est-ce pour vous ? »

Sans répondre, le père Rossin se précipita sur le plat et l'emporta chez lui en mangeant un morceau du macaroni, que, dans son impatience, il avait pris avec les doigts.

— Vous vous êtes trahi ! s'écrièrent alors les amis. Vous allez nous suivre, et composer un second *Guillaume Tell*. »

Ils lui racontèrent en même temps le stratagème qu'ils avaient employé pour le découvrir.

Rossini fut obligé de convenir que la plaisanterie était bonne, et il s'est résigné à quitter le Marais, et à faire chanter des hommes et des femmes au lieu de serins.

Et voilà la grande nouvelle du jour.

*. Une grande catastrophe a menacé Paris dans la journée de samedi. Paris s'est réveillé ce jour-là dans une mortelle inquiétude. Les laitiers n'arrivaient pas !

Les transes du malheureux Vatel soupirant après la marée n'étaient rien en comparaison des angoisses de nos douze arrondissements.

Soulevons bien vite le voile de ce grave mystère.

Toutes les provisions de lait pour la grande ville nous arrivent par les chemins de fer ; et, pour peu que vous visitiez les gares à quatre heures du matin, supposition fabuleuse, vous verrez des bataillons de boîtes en fer-blanc disposées en corps d'armée pour recevoir le liquide approvisionnement avec tous les honneurs dus à son mérite.

Or, un événement exceptionnel s'est passé depuis deux jours. Des rafales de neige sont venues s'abattre sur nos climats stupéfiés, sans la permission de M. Arago. Un immense paletot blanc, plus blanc que la blanche hermine, enveloppe le département de la Seine et s'étend sur nos campagnes dans un rayon de plusieurs kilomètres.

Six pieds de neige couvrent les rails et narguent nos locomotives.

Voilà pourquoi cinquante mille laitiers ont manqué à l'appel samedi matin.

Les limonadiers étaient dans la consternation ; toute la partie patriarcale de Paris, tout ce qui déjeune de café — la crème de la population enfin — se trouvait désorientée, désheulée, frappée de migraine.

Heureusement, avec cette présence d'esprit qui caractérise le génie français, les campagnes d'alentour se sont immédiatement organisées en une petite Russie ; un service de traîneaux a été improvisé, et des groupes de laitiers attardés ont pu venir, dans la journée, soulager les âmes et les estomacs.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, trente mille traîneaux sillonnent le département de la Seine ; Saint-Pétersbourg a déposé sa carte à Paris, et ce qui coule sous le pont s'appelle la Néva.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *Lulli*, vaudeville en deux actes, par MM. Dumasoir et Clairville. — *Lulli*, c'est Déjazet ; l'esprit de la pièce, c'est Déjazet ; le succès, c'est Déjazet encore et toujours !

Lulli est marmiton dans les cuisines de Mademoiselle, il joue du violon et rédige du macaroni en cachette. Ce double secret éclate le même jour. Le macaroni du jeune marmiton servi par mégarde sur la table de Son Altesse obtient un succès d'enthousiasme ; c'est alors que, pour se consoler du ce succès, *Lully* joue un air de violon qui attire dans la cuisine un certain margrave amoureux de Mademoiselle, et que Mademoiselle n'adore que tout juste. De la cuisine, *Lulli* passe au salon par les soins du margrave, qui se connaît en musique aussi bien qu'en macaroni.

Raconter comment le margrave n'épouse pas Son Altesse, comment *Lulli*, un moment disgracié, regagne la faveur de la cour et obtient un rendez-vous d'une demoiselle d'honneur, ce serait déflorer tout l'intérêt du vaudeville.

Il nous suffira de dire qu'il n'est rien de plus élégant, de plus fin, de plus curieux à voir et à entendre que Déjazet dans cette pièce ; qu'elle est plus spirituelle que jamais, plus jeune que jamais, et que tous les bouquets de la salle ont volé sur la scène à la fin de cette représentation, qui sera suivie de cent autres.

*. Une foule de nouveautés sont à l'étude, aux Variétés. On s'occupe, pour la rentrée d'Arnal, d'une bouffonnerie écrite par MM. Duvert et Lausanne, qui connaissent si bien le vocabulaire arnalesque. Mademoiselle Delorme doit faire aussi sa rentrée dans un ouvrage nouveau, et l'on va mettre dans quelques jours en répétition un vaudeville destiné à Hoffmann.

*. M. Ferdinand Dugué vient de terminer un grand drame intitulé *la Misère*. Cet ouvrage vient d'être reçu au théâtre de la Gaîté. M. Hostein l'a mis à l'étude immédiatement. C'est une des premières nouveautés que doit donner le théâtre de la Gaîté.



Explication du dernier Rébus.

Jean qui nage, E dans l'eau, pul anse, en presse Ève, houx DD laids, hain dix gens.
(Gens qui nagez dans l'opulence, empressez-vous d'aider les indigents.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut: 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser: 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisnet. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié: c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée: 4 fr. 50.

A vendre un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.